

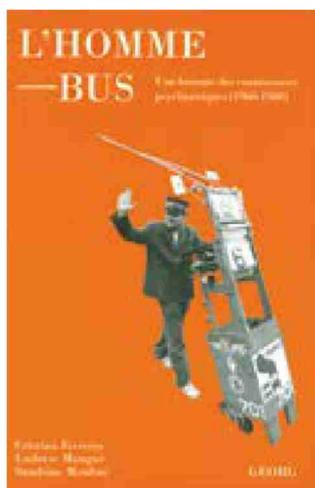
À LIRE

L'HOMME-BUS OU QUAND LA FOLIE DÉRANGE

Le 10 janvier 1986 à Lausanne, Martial Richoz, «l'homme-bus», est escorté par la police et placé de force à l'hôpital psychiatrique de Cery. Depuis des années, ce personnage bien connu des habitants de la capitale vaudoise, sillonne la ville au volant d'un trolleybus fabriqué de ses mains. Il fait même l'objet d'un documentaire par Michel Etter en 1983 (*Martial dit l'homme-bus*). Son incarcération «sous le régime de privation de liberté à des fins d'assistance», comme l'autorise la

loi du canton de Vaud, suscite l'incompréhension, et ce, d'autant plus que les autorités impliquées refusent de donner la moindre explication justifiant cette décision.

Le jeune homme serait-il devenu trop dérangerant? Serait-il devenu l'emblème d'une folie mal tolérée? La presse s'empare du sujet et se déchaîne contre ce qui est perçu comme un usage abusif de la psychiatrie pour préserver l'image parfaite d'une Suisse «tip top en ordre». Dans un récent ouvrage, *L'homme-bus, une histoire des controverses psychiatriques (1960-1980)*, une sociologue et deux historien-nes, dont Ludovic Maugué, chercheur au

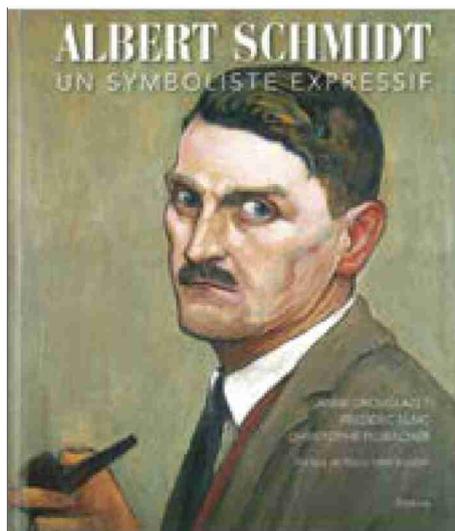


Département d'histoire générale (Faculté des lettres), reviennent sur cet épisode pour raconter une histoire politique et culturelle des controverses psychiatriques qui ont eu lieu des années 1960 aux années 1980. Une histoire qui comprend les droits de l'homme, les lois d'internement, la psychiatrie punitive en URSS (la Suisse est d'ailleurs accusée d'entretenir un *soft goulag* destiné à ses citoyens considérés comme asociaux), la fermeture des asiles en Italie, le militantisme en Suisse romande, le mouvement de l'art brut, etc. Quant à Martial Richoz, qui souffre de troubles psychiatriques, il est relâché de Cery quelques mois plus tard. Depuis cet internement et conformément aux prescriptions des médecins, il a cessé de jouer son rôle de conducteur de bus. AV

«L'homme-bus, une histoire des controverses psychiatriques (1960-1980)», par Cristina Ferreira, Ludovic Maugué et Sandrine Maulini, Éditions Géorg, 305 p.

LA DEUXIÈME VIE D'ALBERT SCHMIDT

Pour avoir grandi sous les ailes du grand Ferdinand Hodler, ami intime de son père, le Genevois Albert Schmidt a très vite été rangé au rang des suiveurs du peintre symboliste. Son œuvre ne se limite pourtant pas à la simple imitation. Au fil des années, elle trace une voie singulière marquée par des expérimentations constantes et la recherche de nouvelles formes d'expression. C'est la thèse que défendent les trois auteur-es de ce beau livre, parmi lesquelles figure Frédéric Elsig, professeur à l'Unité d'histoire de l'art de la Faculté des lettres. Initié très tôt aux arcanes de l'art par son père, Albert Schmidt se forme à l'École des arts industriels de Genève tout en fréquentant les ateliers de peinture de l'École des beaux-arts. Adoptant les méthodes et le style (effets de symétrie, pose frontale, cadrage serré, fond neutre...) de son mentor bernois, il entame une carrière de portraitiste prometteuse à l'âge de 20 ans, exposant en Suisse, puis à l'international. Il doit toutefois renoncer à vivre pleinement de son art à partir de 1912, date à laquelle il reprend les rênes de l'entreprise de gypserie familiale. S'il peint toujours à ses heures perdues, sa palette devient plus vive et son répertoire se transforme pour intégrer de nombreuses scènes de la vie quotidienne (travaux des champs, baigneuses, nus) et des sujets plus personnels (son épouse faisant sécher du linge entre deux arbres, des amis prenant l'ombre au jardin). La dernière partie de sa vie est marquée par une prédilection pour les paysages et les natures mortes, au travers desquels il cherche à exprimer ses émotions de manière plus directe et plus intuitive, jusqu'à ce qu'il se trouve privé de la vue, peu avant sa mort. VM



«**Albert Schmidt. Un symboliste expressif**», par Anne Drouglazet, Frédéric Elsig, Christophe Flubacher, Éd. Slatkine, 192 p.